

HISTOIRE Le romancier du « Rouge et du noir », pionnier du « tourisme » en France, sillonna notre région en 1837, promenant son œil d'esthète et son caractère de vieux râleur...

Les flâneries touristiques de Stendhal de Nice à Toulon

PAR ANDRÉ PEYRÈGNE / MAGAZINE@NICEMATIN.FR

LE MOT « touriste » date du XIX^e siècle. Inventé en Angleterre, il a ensuite franchi la Manche. L'un des premiers à l'utiliser en France fut le romancier du *Rouge et le noir* et de *La Chartreuse de Parme* : Stendhal. On trouve ce mot dans le titre de son livre *Mémoire d'un touriste*. Il y décrit ses pérégrinations dans notre région en 1837. En voici quelques extraits.

En mer, le 16 mai

« Nous ne sommes partis qu'à une heure du matin ; venus de Gênes, nous avons enfin vu Nice, puis l'embouchure du Var, et tout à coup les villages, les maisons de campagne, l'air de richesse, tout a disparu. La côte de France est nue et stérile... Rien n'a été plus amusant que le trajet de Gênes à ici. Une partie de la compagnie était extrêmement grossière. Parmi nous, quatre fats, dont un Anglais, deux Russes et un Français, étalaient leur petites redingotes de la dernière fraîcheur et racontaient les particularités minutieuses de leur vie. Eh, que diable me fait leur vie ! Des Italiens, bonnes gens, ont été ma ressource ; j'ai constamment fait la conversation avec eux. »

Toulon, le 17 mai

« Enfin j'arrive à Toulon, jolie petite ville qui s'est glissée entre une haute montagne et la mer. J'admire une jolie rue pavée en briques et plantée de jeunes platanes... Toulon, ville concentrée à l'utile, avec ses rues droites et étroites, paraît bien laide sans ses platanes. Il est vrai qu'on les mutilait étrangement ; mais sans cela, il n'y aurait pas d'ombre. Très joli boulevard nommé rue Lafayette ; trottoirs de douze pieds de large, fort bien pavés de briques de champ. La chaussée du milieu, destinée aux voitures, est fort bombée et pavée de magnifiques pier-



La rade de Toulon au XIX^e siècle par Vincent Cordouan.
PHOTO MUSÉE D'ART DE TOULON

res carrées plus grandes que le grès de Fontainebleau qu'on emploie à Paris...

J'ai refusé d'aller au bain. J'avais horreur de rencontrer des forçats. Le laid m'opprime déjà assez de tous points, moi qui supporte la fatigue de la diligence et de mauvaises chambres dans l'espoir de rencontrer quelque chose de beau. Je n'ai pas à me plaindre. Je n'oublierai jamais la mer vue avant-hier à La Ciotat. Cette vue est égale aux plus belles des Monti di Brianza et des lacs au nord de Milan qui me donnaient des transports de bonheur en 1814 quand j'étais fou de peinture. »

La Seyne, le 18 mai

« Il nous a fallu une heure pour gagner la petite ville de La Seyne. J'ai été amusé par la galanterie d'un mâtlot avec une fort jolie femme, que la

chaleur avait chassée de la chambre, en bas, avec une de ses compagnes. Il l'a couverte d'un voile pour l'abriter un peu, elle et son enfant, mais un vent violent s'engouffrait dans le voile ; lui chatouillait la belle voyageuse et la découvrait tout en faisant semblant de la couvrir. Il y avait beaucoup de gaieté, de naturel et même de grâce dans cette action qui a duré une heure... La Seyne, jolie petite ville de 8000 âmes, m'a dit le cafetier - il ment peut-être - joli petit séjour pour un homme ruiné. Rien de beau ni de sublime. J'ai vu de beaux bateaux à vapeur en construction... »

Le Luc, le 19 mai

« Je pars de Toulon à 9 heures et demie. Je fume mon cigare sous ces platanes dont l'ombre réunit 15 ou 20 diligences placées vis-à-vis la Croix d'or. »

Cuers, le 20 mai

« On change de chevaux à Cuers. Le magnifique platane planté devant l'Hôtel de ville fait décoration. Nous repartons. Nous prenons un paysan à l'air malade. Plus loin un médecin arrive. Il nous raconte sa chasteté envers la femme âgée de 19 ans d'un officier employé à Alger... »

Ces paysages de Provence me plaisent beaucoup. Je suis étonné de la beauté des oliviers de Puget. Je dis beauté, quoiqu'il n'y ait pas au monde d'arbres plus laids. Ils ont toujours l'air caco-chyme et amputé, mais enfin, à Puget, ils sont gros. »

Grasse, le 20 mai

« Il ne me reste que 46 francs, en défaisant le rouleau, pour payer la dame de la diligence (appelée Madame Boivin, dont le mari s'en est allé, à 38 ans, à force de mériter son nom). En arrivant à Cannes, demain, à 2 heures, j'aurai payé : dîner 2,50 francs, étrennes 1 franc, chambre 2 francs, blanchissage 0 franc 75, déjeuner 1 franc, voyage 6 francs. Total : 13 francs 25. Reste 33 francs. Pour la première fois depuis huit ans, je suis forcé de songer à l'économie. »

En arrivant à Grasse, on trouve une terrasse garnie de grands arbres, bien autrement belle que celle de Saint-Germain. A droite et à gauche, montagnes littéralement couvertes d'oliviers touffus jusqu'à leur sommet et, au fond de la vallée, très grande étendue de mer qui, à vol d'oiseau, ne semble pas à plus de deux lieues. »

Cannes, le 21 mai

« Je regardais de charmantes maisonnettes blanches situées au milieu des grands oliviers et des bouquets de chênes qui couronnent la montagne au levant de Cannes... Lord Brougham a fait élever son joli château au couchant du promontoire couronné par l'église de Cannes, Notre Dame de l'Espérance, au-delà du torrent du Riou qui a l'honneur d'être traversé par un pont romain. Il est bâti en petites pierres plates et, en vérité, il est si bourgeois, si différent de celui de Vaison que j'ai peine à le croire romain... Les eaux ménagères et trois égouts empoisonnent la jolie promenade du bord de mer... »



— NOTRE GRANDE SÉRIE DE L'ÉTÉ —

LES ANNÉES FOLLES DES AMÉRICAINS SUR LA RIVIERA

Il y a un siècle, de Saint-Raphaël à Juan-les-Pins, une jeunesse dorée, avant-gardiste et iconoclaste invente la saison estivale. Des Fitzgerald à Frank Jay Gould, des pionniers du tourisme aux grands palaces, retour sur ces folles années qui ont façonné la Riviera.

CHAQUE DIMANCHE, REVIVEZ CETTE SAGA MYTHIQUE DANS VOTRE JOURNAL

nice-matin | var-matin | monaco-matin